

un pareil moment leur seraient plus secourables au ciel par la prière qu'ils ne pourraient l'être sur la terre par leurs armes.

Mais, cette fois, lorsque le vent eut chassé la fumée, le duc aperçut les Suisses debout et s'avancant vers lui; car la messe était finie.

Ils venaient d'un pas rapide, formant trois bataillons carrés, tout hérissés de piques; dans les intervalles de ces bataillons des pièces d'artillerie, marchant du même pas qu'eux, faisaient feu tout en marchant, et les ailes de ce dragon immense, qui jetait des éclairs, de la fumée et du bruit, composées de gens armés à la légère et commandés par Félix Schwarzmueller de Zurich et Hermann de Mullinen, battaient d'un côté la montagne, et de l'autre s'élevaient jusqu'au lac.

Le duc de Bourgogne appela sa bannière, la fit placer devant lui, mit sur sa tête un casque d'or avec une couronne de diamants, et, voulant attaquer le vainqueur par le bec, il marcha droit au bataillon du milieu, commandé par Nicolas de Scharnachtal; le sire de Château-Guyon attaqua le bataillon de gauche, et Louis d'Aimeries le bataillon de droite.

Le duc de Bourgogne s'était avancé si imprudemment, qu'il n'avait avec lui que son avant-garde; à vrai dire, elle était composée de l'élite de sa chevalerie; aussi le choc fut-il terrible.

Il y eut un instant de mêlée où l'on ne put rien voir; l'artillerie ne tirait plus, car les canoniers ne pouvaient distinguer les amis des ennemis; le duc de Bourgogne et Nicolas de Scharnachtal se rencontrèrent: c'étaient le lion de Bourgogne et l'ours de Berne; si l'un ni l'autre ne reculèrent d'un pas; les deux corps d'armée semblaient immobiles.

Le sire de Château-Guyon, qui commandait la belle chevalerie du duc, et qui, outre son courage, avait encore grande haine contre les Suisses, qui lui avaient robé toutes ses seigneuries, s'était jeté en désespéré contre le bataillon de gauche; aussi l'avait-il rompu, et y avait-il pénétré comme un coin de fer dans un bloc de chêne. Déjà il n'était plus qu'à deux pas de la bannière de Schwyz, déjà il étendait la main pour la saisir; mais entre lui et cette bannière il y avait encore un homme, c'était Hans in der Grab de Berne; il leva une épée large comme une faux et pesante comme une masse; l'épée gigantesque tomba sur le casque du sire de Château-Guyon: il était d'une trop bonne trempe pour être entamé; mais la force du coup était telle, que le chevalier, assommé comme sous un marteau, tomba de cheval. En même temps, Henri Elsener, de Lucerne, s'empara de l'étendard du sire de Château-Guyon.

À droite, la chance était encore plus mauvaise aux Bourguignons: au premier choc, Louis d'Aimeries avait été tué, Jean de Lalain lui avait succédé, et il avait été tué aussi; alors le duc de Poitiers avait

repris le commandement, et il avait été tué encore. Ainsi de ce côté les Bourguignons, non-seulement n'avaient eu aucun avantage, mais avaient même perdu beaucoup de terrain; de sorte que c'était maintenant l'aile gauche des Suisses qui s'étendait au bord du lac et débordait l'aile droite du duc de Bourgogne; le même mouvement s'opéra à l'autre aile lorsque le sire de Château-Guyon fut tombé. Alors ce fut le duc Charles qui se trouva en danger; Saint-Sorlin et Pierre de Lignaro étaient tombés à ses côtés; son porte-étendard avait été abattu, et il avait été obligé de reprendre lui-même sa bannière pour qu'elle ne tombât point aux mains des ennemis: force lui fut donc de battre en retraite et de reculer, et c'est ce qu'il fit, mais pied à pied, frappant et frappé sans relâche, et cela pendant une lieue, c'est-à-dire de Concise au bord de l'Arnon. Là, le duc retrouva son camp et son armée; il changea de casque et de cheval, car le casque était tout bosselé, un coup de masse en avait brisé la couronne, et le cheval tout sanglant pouvait à peine se soutenir; puis ce fut lui à son tour qui revint à la charge.

Au même moment, à sa gauche, au sommet des collines de Champigny et de Bonvillars, le duc vit apparaître une nouvelle troupe d'ennemis, du double au moins de celle qui l'avait si rudement ramené: elle descendait rapidement et avec bruit, faisant feu tout en courant de son artillerie, et dans les intervalles des décharges criant tout d'un cri: — Granson! Granson! Il se retourna alors pour faire face à ces nouveaux ennemis, qui n'avaient pas encore pris part au combat, et qui arrivaient frais et terribles. Mais à peine la manœuvre qu'il avait ordonnée était-elle accomplie, que, d'un autre côté, on entendit le son des trompes des hommes d'Uri et d'Unterwalden. C'étaient deux cornes gigantesques, qui avaient été données à leurs pères, l'une par Pépin, et l'autre par Charlemagne, lorsque ces Titans de la monarchie franke avaient traversé la Suisse, et qu'à cause de leurs magissements on avait nommés la vache d'Unterwalden et le taureau d'Uri. A ce bruit inconnu et terrible, le duc s'arrêta:

— Qu'est-ce donc que ceux-ci? s'écria-t-il.

— Ce sont nos frères des vieilles lignes suisses, qui habitent les hautes montagnes, et qui tant de fois ont mis en déroute les Autrichiens, répondit un prisonnier qui avait entendu la question: ce sont les gens de Glaris, d'Uri et d'Unterwalden... Malheur à vous, monseigneur! car ce sont les gens de Morgarten et de Sempach.

— Oui, oui, malheur à moi! dit le duc, car si leur simple avant-garde m'a déjà donné tant de mal, que sera-ce quand je vais avoir affaire à toute l'armée?

En effet, toute l'armée attaquait le camp du duc par trois côtés différents, et, au premier choc, cette multitude de femmes et de marchands, se jetant au milieu des hommes d'armes, mit le désordre parmi